

## SOUVENIRS DE SEPTEMBRE 1939- JUIN 1940

J'avais cinq ans en cette fin d'été 1939, nous passions les vacances à Bois-le-Roy. La guerre arrive, mon père et mon oncle d'origine étrangère s'engagent et partent me laissant à la garde de ma grand-mère..... Les mois passent, je vais à l'école de Bois-le-Roy, nos soldats viennent en permission quelquefois et c'est la débâcle. Les réfugiés venant du Nord, la plupart à bord de carrioles surchargées, déferlent devant l'avance ennemie. Rue de Fondsgueux, dans les prés, aujourd'hui construits, ils stationnent avant de continuer leur exode vers le sud. Je revois comme un arrêt sur image, ma cousine de quatre ans s'éloigner avec ses grand-mères, qui poussent chacune une brouette chargée, ma cousine assise sur l'une d'elle, et leur chien qui trotte à leur côté. Bois-le-Roy se vide, seules restent les personnes très âgées, qui refusent de partir, car ordre a été donné de s'éloigner devant l'avance ennemie. A notre tour, c'est le départ. Je revois les animaux, chevaux, vaches, poulets, lapins et autres lâchés dans les cours de ferme et les prés, des sacs de grains sont vidés sur le sol pour leur permettre de survivre quelque temps. Dans une lettre à mes parents, ma grand-mère leur écrit: « Avant de partir, on a tué Rip, mon chien fidèle, mon compagnon, que ce soit le seul sacrifice. » En effet beaucoup de chiens furent abattus, car on ne pouvait les laisser errer à l'abandon, ni les emmener dans les voitures surchargées. Il me semble me souvenir qu'en partant, nous ne fermions pas les portes à clef pour éviter les exactions et permettre à d'éventuels réfugiés d'y pénétrer .....personne n'était entré pendant notre absence qui dura une huitaine de jours. Après cela, ce fut l'occupation, les maisons du village plusieurs fois réquisitionnées, par l'occupant, qui s'y installa à plusieurs reprises.

Document rédigé d'après des extraits de lettres de ma grand-mère adressées de Bois le Roy à ses enfants à Paris.

## EVENEMENTS DU PRINTEMPS ET DE L'ETE 1944

**Mars** Le Maire a fait tambouriner, qu'on doit déposer les postes de T.S.F. à la mairie jusqu'au 31 Mars. Ils partiront à Evreux. Interdit de les faire fonctionner, ordre pour toute la Normandie.

**Avril** Toute la nuit, des avions. De grandes explosions dans la matinée. Le téléphone est coupé.

**Mai** Les camions de la Société vont seulement jusqu'à Saint André, ils ont été bombardés, un chauffeur a été gravement blessé. Il n'y a pas eu de ravitaillement. Cette nuit et toute la journée, des vagues et des vagues de bombardiers. Il y avait des arrestations, ici, avec des chiens policiers, on a pris 65 jeunes hommes, d'autres qui s'étaient évadés, ont été pris le lendemain, à la gare de Croth. On m'a raconté des horreurs avec le train, qui est tombé dans la Seine.

**Juin** C'est affiché à la mairie: interdiction d'aller en vélo. Le frère du facteur, son gendre et deux petits étaient tués. Terrible. Depuis cette nuit, nous avons, sans arrêt des avions. Terrible bombardement à Evreux. Vers 9 heures des forteresses volantes. On a tambouriné, que pour notre sécurité, on doit faire des tranchées. Il n'y a plus de car, ni d'électricité. J'ai touché 120 gr de beurre. Des maisons sont réquisitionnées par des civils allemands. Hier les soldats ont dévalisé l'épicerie et ils ont bu du vin et du rhum.

**Juillet** Le soir pas de courant. C'est assez révoltant, les occupants en ont, eux, pour nous la ceinture. La troupe achète tout. Hier des avions ont frôlé la maison, tellement ils étaient bas, ils se mitraillaient. Notre tranchée n'est pas assez longue. A la grâce de Dieu, espérons qu'elle restera inutilisée. On a tambouriné aujourd'hui: ce n'est pas permis de suivre un corbillard, seulement deux ou trois personnes à l'église et au cimetière, à cause des avions, qui mitraillent, on ne respecte même pas les morts! (31/7)

**Août** Une bombe est tombée à Ezy, en visant la gare, 10 morts, 40 blessés. Terrible cela a duré quelques secondes, ça tremblait jusqu'à chez nous. (4/8) Pas de messe, Monsieur le Curé n'est pas venu, il avait dix enterrements à Ezy à cause du bombardement. On a visé un train de munitions dans la gare. Nous sommes sans arrêt survolés, on n'est pas rassuré. De nouveau pas de lumière, à cause du bombardement plusieurs poteaux sont tombés. On a glané un peu de blé dans les champs, on a récupéré 110 grammes de farine, avec des pommes tombées j'ai fait un petit clafoutis, ça économise un peu le pain, j'ai presque fini les tickets de la première quinzaine. De nouveau, on parle d'évacuation, c'est terrible. Moi, je ne bouge pas, ça donne le cafard de vivre dans l'incertitude. Le maire cherche des chambres pour des réfugiés. Il y en a cinquante dans l'école et dans une maison vide. Il y avait des explosions terribles, quand on a fait sauter le camp. Hier soir, nous avons arrangé la tranchée, mais j'espère toujours avoir la chance de rester dans la maison.( 10/8) Hier, quand ils ont fait sauter le camp, ce n'était pas drôle. Tous les ouvriers ont été payés et ils partent. Cette nuit, des avions et des avions et des mitraillages. Un monsieur qui cherchait du ravitaillement avec son vélo, a été tué à Houdan. Je suis obligée de continuer avec un crayon, je n'ai plus de plume. Depuis le 9 notre patelin n'est pas calme, surtout cette nuit, sans arrêt on a bombardé et mitraillé les troupes qui sont passées vers Sorel, des explosions, tout tremble dans la maison.(13/8) Nous ne sommes pas allées à la messe, Monsieur le Curé n'est pas venu. Hier c'était affiché à Ezy, qu'il est pris comme otage et sera fusillé avec deux autres Messieurs d' Ezy. Terrible! (13/8) 22 août, libération de Bois le Roy. (Les lettres écrites et envoyées à cette période ne sont jamais arrivées.)

## ETE 1944

« Il faisait chaud ce 18 juin 1944. Je me roulais dans l'herbe pour trouver la fraîcheur de la terre, au grand dam de ma mère qui me voyait salir ma robe ; c'est vrai qu'elle était jolie cette robe de communion, au corsage plissé finement, la jupe faite de volants et toute en dentelle. Au loin pourtant de gros « boum... boum... » longs et sinistres m'avaient fait sursauté plusieurs fois. J'avais jeté un coup d'œil à la table des invités, aussi surpris que moi, qui suspendaient leur conversation. Mon père parlait à monsieur le curé, invité régulier de notre famille pratiquante le dimanche et bien sûr pour la communion. Ma mère parlait avec Madame Jacquot et toute cette tablée avait une question terrible à résoudre : « - qu'allons-nous devenir, faut-il partir ? ».

Mon frère cadet et moi nous étions rapprochés des adultes pour écouter leurs propos. A cette époque il n'était pas question que les enfants s'expriment à table. J'avais déjà mes idées malgré tout. Je savais que les alliés avaient débarqué sur les plages normandes pour chasser les allemands dont nous avons peur lorsque nous allions à l'école, Pierrot et moi : deux kilomètres à parcourir quatre fois par jour, en nous tenant bien fort la main. Nous passions devant leur camp et le son guttural de leur langue semblait étrange dans l'environnement champêtre de Bois-le-Roy (Eure), où nous nous étions installés depuis 1940 dans notre maison de campagne, pour fuir la région parisienne. Leurs chants surtout, « aïli, alo » et le bruit de leurs bottes nous faisaient presser le pas.

Mais pourquoi ces bruits de canons ?

Quelques jours auparavant nous avons appris que les troupes alliées avaient débarqué. Nos parents écoutaient la radio de Londres, en particulier ma mère qui pratiquait l'anglais parfaitement. Tout de suite l'appréhension avait envahi notre petit village de Normandie, si près des combats. Cet événement était attendu ; chaque jour nous entendions égrener en français des messages de Londres : « la grenouille coassera trois fois »... c'était drôle et nous faisait rire. Mon père nous avait expliqué qu'il s'agissait d'ordres donnés en code secret que des français traduisaient pour accomplir des tâches qui contrarieraient les projets allemands. Par exemple ils allaient saboter des avions sur la base aérienne. Ces messages remplaçaient heureusement d'autres qu'un journaliste félon Jean-Noël de Paquy déclamait à la TSF... je me souviens encore de sa voix : « L'Angleterre, comme Carthage, sera détruite ». Quelle hargne dans sa voix, mais mon petit frère voulait absolument l'entendre avant d'aller au lit ! Depuis le 6 juin les coups sourds se multipliaient et se rapprochaient. La radio n'annonçait pas de bonnes nouvelles : beaucoup de tués sur les côtes et dans la campagne normande. Tout près de chez nous, les bombardements sur Saint-André étaient devenus presque journaliers... les murs de notre maison en tremblaient. La DCA allemande visait les bombardiers alliés. Les artilleurs placés dans la forêt de Roseux, en face de chez nous, tiraient à chaque passage des avions forteresses. On entendait le « ron-ron » dans le ciel clair et puis soudain la formation plongeait et lâchait ses bombes au-dessus de nos têtes : nous les voyions se détacher des avions et mon père de nous expliquer que nous ne risquions rien, les bombes ne tombant pas à la verticale, mais s'écrasant en avant, à quelques kilomètres de là sur la base aérienne de Saint-André, pour anéantir les avions allemands au sol.

Mais les occupants avaient construit des leurres, une fausse piste d'atterrissage avec de faux avions en bois.

Je me souviens encore douloureusement du jour où nous étions tous les quatre dans notre jardin à voir la DCA viser un avion. L'avion s'est enflammé presque immédiatement et nous avons vu le pilote sauter hors de la carlingue. Nous ne pouvions rien faire, tétanisés par la peur et je suis tombée à genoux, sans même m'en rendre compte. Nous discernions très bien l'homme tombant en chute libre, ne parvenant pas à ouvrir son parachute et la forêt l'engloutissant très vite. C'était à côté, à un kilomètre à peine, je ne sais. Papa avec d'autres hommes du village s'était précipité à sa recherche et il fut retrouvé malgré la densité de ces bois : il était mort. Ils durent le laisser car les allemands s'étaient eux aussi rendus sur place en voiture : il ne fallait pas qu'ils les voient sur place, sous peine de représailles.

Les allemands des alentours étaient de plus en plus nerveux. Nous en pouvions plus sortir, même pour des courses, sans risque. Maman faisait le pain dans la cuisinière. Avions-nous encore des tickets de ration ? J'aimais bien faire le beurre : avec deux fourchettes je battais la crème ramassée à la cuiller à la surface du lait frais. Je me souviens même que j'avais cassé un compotier bleu en battant le beurre. Ce fut mon désespoir : le compotier était si joli avec ses pointes diamants... comme je faisais le beurre à la cave, bien au frais pour que la crème ne tourne pas. J'entendis un jour un grand bruit sur la route, mal défini et s'approchant peu à peu : je me ruai à la maison ; mes parents avaient déjà compris, maman nous emmena dans le champ aux herbes hautes tirant un vélo, papa cacha les autres vélos au grenier et vint très vite nous rejoindre dans notre « cachette ». Alors nous avons vu passer, passablement énervés, une troupe d'allemands hurlants qui se précipitait pour échapper aux alliés dont l'arrivée était imminente. Une file de voitures, de chars se précipitait à la queue leu leu sur la petite route de campagne, en fait une impasse puisqu'elle menait à la ferme derrière chez nous... ce qui provoqua un beau bouchon entre les véhicules qui allaient et ceux qui tentaient de revenir. La colère grondait parmi les allemands ; je me souviens de cet homme vêtu de kaki tapant sur deux superbes et grands chevaux roux, qui se cabraient en refusant d'avancer. J'avais peur, pelotonnée derrière un arbuste du champ clos comme mes parents et mon frère. A qui cet homme avait-il pu voler ces deux chevaux ? quel fermier, peut-être brutalisé, les avait-il vu partir ? Et que feraient de nous ces hommes exaspérés s'ils nous repéraient ? Je ne sais combien de temps a duré ce manège forcé, infernal, avec des bruits inouïs de pneus grinçants, de roulement d'acier, de hennissements et de jurons allemands. Une heure ou bien six heures ? Toute la journée nous avons tremblé et ensuite pendant plusieurs jours nous n'avons pas osé sortir. Les bruits se réduisaient désormais à des coups de fusil. Et puis un jour est arrivé un événement qui me fait encore



Christiane et Pierre THON

pleurer aujourd'hui. Une jeep à fanion anglais est passée, puis une autre et ma mère s'est précipitée pour aller aux nouvelles. La langue anglaise, c'était une chanson après les sons gutturaux que nous avons entendus pendant des années. Ce furent des embrassades :

« - Nous avons monté notre campement là-bas dans les prés, tenez, voici du corned beef et du chocolat – qui se révéla impossible à casser, mais auriez-vous des aliments frais, car nous avons assez de nos rations... »

Et ma mère de leur donner une caisse entière de nos tomates bien mûres...

« - J'aimerais bien, s'il vous plaît, avoir un petit animal que je garderais sous ma tente... »



C'était un tout jeune homme qui me posait cette question, je le trouvais fragile et beau, je n'avais que 11 ans et pourtant il me semblait à peine plus âgé que moi.

Le lendemain nous lui avons apporté au campement un jeune lapin aux oreilles bien dressées. Je me souviens qu'il le prit contre lui, le mit sous sa vareuse et qu'il éclata de rire.

Le jour suivant ces soldats anglais furent attaqués alors qu'ils progressaient dans les bois d'Ezy ; ils furent tirés à bout portant par des allemands attardés surpris dans leur fuite.

Ainsi tous les 6 juin, lorsque nous commémorons le débarquement, je me souviens de « mon petit lapin » et je pleure ; aussi longtemps que je vivrai il restera le beau jeune homme tendre qui aimait les animaux.

Merci à lui et à ses copains qui nous ont libérés.»

Villebon-sur-Yvette, 20 mai 2004, Christiane THON-GÉRARD

## QUELQUES SOUVENIRS D'UN ENFANT DE 12 ANS

Je me souviens de l'instituteur qui a fait le tour du village en adjurant les habitants de fuir. Les Allemands, disait-il, violaient et tuaient. En fait, à notre retour de 12 jours d'errance, nous avons appris qu'un premier groupe de militaires allemands, arrivé de Croth, avait stationné Place des Tilleuls avant que d'autres ne s'installent dans les maisons abandonnées. Je n'oublie pas leurs défilés fréquents, leur chansons de marche.

S'est instaurée alors une étrange cohabitation. Mon grand-père était le tambour, afficheur, fossoyeur de la Mairie. Il fut chargé aussi de communiquer les ordres de la Kommandantur. Il partait battre le tambour pour annoncer les décisions, consignes, interdictions édictées par les occupants: heures du couvre-feu, ordre de rapporter les armes, les postes radios etc.. Il était aussi chargé de coller les affiches; je les vois encore, sinistres, en noir et blanc, marquées de la croix gammée: elles annonçaient toujours des nouvelles restrictions, interdictions, slogans de propagande. Curieusement, cette fonction de colleur d'affiches était rémunérée (c'était la seule). Allez savoir pourquoi, il était payé en timbres poste. Les commerçants acceptaient ce moyen de paiement..

L'accès à la forêt était interdit, sauf pour ramasser le bois mort. Des charbonniers construisaient d'énormes meules pour fabriquer du charbon de bois: celui-ci servait de carburant aux véhicules équipés de gazogènes.

Le couvre-feu était strict. Seuls deux personnes étaient autorisées à circuler au delà de l'heure prescrite. Ils s'appelaient, les gardes "messieurs" (à vos dictionnaires) Ils utilisaient cette dérogation pour braconner. Je n'ai jamais compris le pourquoi de cette exception..

L'école commençait mi octobre pour se terminer impérativement le 1er. Mai. A partir de cette date et pendant un mois, tous les enfants ramassaient les doryphores dans les champs de pommes de terre.

J'étais trompette au sein de l'Harmonie Municipale. Tous les mois, renforcés par les musiciens de Croth, nous donnions un concert au profit des prisonniers. La même cause soutenait les matinées théâtrales de Croth. Nous leur rendions la politesse en jouant lors de leurs représentations. La recette de ces manifestations permettait l'envoi de colis aux prisonniers.

Étrange souvenir de mes 12 ans en 1943 que ces ballets quotidiens d'avions; pilonnage régulier de la piste de Saint-André, combats aériens, bruit de la DCA de Champigny. Plus loin en forêt de Dreux, un poste mobile de DCA était d'une redoutable efficacité. On voyait d'abord le sillage des obus dans le ciel, puis venait le bruit de leur déflagration et trop souvent le grondement de l'avion allié abattu. On a su que le servent de ce poste mobile meurtrier était un Français, payé au résultat. Il fut exécuté par un résistant fin 43 dans une rue d'Évreux. J'ai aussi suivi des yeux ce lourd bombardier atteint qui tentait en vain de reprendre de l'altitude. L'équipage sauta en parachute près de Marcilly. Ils furent tous tués alors qu'ils s'approchaient du sol.

Je me souviens encore... Je me souviens aussi... Mais ce serait trop long... je n'étais qu'un enfant.

LIONEL ALLAIN